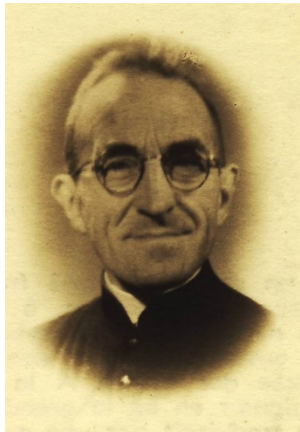




Lucien : Né le 14-02-1900 à Saint-Pierre-Quilbignon ; 1923, prêtre, professeur à Saint-Yves Quimper ; 1927, étudiant à Angers ; 1929, professeur à Saint-Yves Quimper ; 1935, professeur à Bon-Secours Brest ; 1939, directeur de Bon-Secours ; 1941, supérieur du collège Saint-Yves ; 1944, chanoine honoraire ; 1952, aumônier de la Retraite de Brest ; 1958, aumônier de l'Immaculée, Brest ; 1959, prêtre résidant à Saint-Michel Brest ; 1960, maison Saint-Joseph ; décédé le 12-11-1964.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1965 p. 459-461.



M. le Chanoine s'est éteint doucement, le 12 novembre 1964, à Saint-Pol-de-Léon, après une longue et douloureuse maladie.

Il était né à Brest en 1900, et il demeura profondément attaché à cette ville qui l'avait vu naître et grandir. A sa sortie du séminaire, en 1923, il fut nommé professeur à St-Yves de Quimper. Il acquit rapidement ses grades universitaires et mit au service de l'enseignement et de l'éducation des jeunes ses grandes qualités d'intelligence et de cœur, durant dix-huit années : à St-Yves, jusqu'en 1935, à Bon Secours de Brest ensuite jusqu'en 1941.

Il y gagna la profonde estime et la cordiale déférence de ses élèves qui admiraient en lui le fin lettré, l'esprit cultivé, le brillant professeur alliant à la compétence l'attention affectueuse à chacun de ceux qu'il enseignait. Il y gagna aussi l'amitié de ses confrères, prêtres diocésains et religieux jésuites. De ces amitiés il gardait le souvenir ému, et il vouait aux personnes une fidélité sans défaillance.

Après ces années de professorat, puis de direction de l'Ecole de Bon-Secours, M. fut nommé Supérieur de l'Ecole St-Yves en 1941. Les derniers mois qu'il venait de passer à Brest l'avaient

beaucoup fatigué ; il avait dû y continuer son enseignement alors que les avions anglais survolaient la ville de jour et de nuit. A la fin de l'année scolaire, les bombardements devinrent si fréquents, le séjour si dangereux qu'il fallut se décider à fermer l'Ecole.

En arrivant à Quimper, M. trouva une situation plus calme, mais tout aussi difficile. Aux soucis ordinaires qu'entraîne la direction d'une telle maison s'ajoutaient en effet à cette heure les difficultés d'une situation exceptionnelle : la totalité des locaux de l'Ecole était utilisée par les troupes d'occupation. Grâce à l'obligeance du Recteur de la paroisse, les classes fonctionnaient sous l'église Ste-Thérèse et dans les locaux que le presbytère et ses dépendances pouvaient offrir. Quant aux pensionnaires, ils étaient éparpillés sur toute la ville. Et dans ces conditions si pénibles, il fallait assurer la discipline; le travail scolaire, la formation religieuse et spirituelle, sans compter le recrutement du corps professoral très éprouvé par la captivité, et la solution des innombrables problèmes de tous ordres que suscitait cette situation anormale.

En 1944, lorsque l'Ecole put réintégrer les locaux de St-Yves, ce fut pour se trouver devant une maison dévastée, pillée, délabrée, à refaire matériellement en partie, et qui avait besoin de retrouver son âme.

Au maintien de l'Ecole St-Yves pendant les années de l'occupation comme à sa reconstitution après la libération, M. s'appliqua de toutes ses forces et de tout son cœur. Onze années de travail difficile et souvent ingrat affaiblirent une santé qui ne fut jamais brillante. Et quand il la sentit fléchir, M. demanda à être déchargé d'un labeur qu'il voyait devenir trop lourd pour lui et qu'il savait ne plus pouvoir porter longtemps.

Monseigneur l'Evêque le nomma alors aumônier de la Retraite de Brest, puis de l'Immaculée Conception. C'est avec joie qu'il retrouva sa ville de Brest, toujours chère à son cœur. Il y retrouva également la vie calme et régulière à laquelle il aspirait, car au fond il était plus fait pour vivre dans le recueillement, l'étude, la prière que pour exercer le commandement et l'autorité. Sa joie fut de courte durée, car assez rapidement il lui fallut se rendre à l'évidence : ce ministère nouveau qui répondait tout à fait à ses goûts, dépassait ses capacités actuelles. C'est qu'une maladie sournoise et profonde, dont il avait déjà ressenti des atteintes, progressait inexorablement en lui et allait l'anéantir en quelques années. Il connaissait son mal : « Je sais bien comment je mourrai, confiait-il, mais c'est accepté. » Cependant il voulait servir encore. Et ce fut un véritable déchirement pour lui que de se voir contraint en 1959, à se retirer, avec la perspective d'avoir à vivre pendant des années comme un serviteur apparemment inutile. Il eut, pour le soutenir dans sa vie sacerdotale et tout spécialement dans les années de sa longue, douloureuse, humiliante maladie, l'appui d'une Association très exigeante où il entra presque au sortir du Séminaire, l'Institut des Prêtres du Cœur de Jésus.

De tous les traits que présentait la personnalité de M. le chanoine , celui qui frappait dès le premier abord c'est la bonté du cœur. Et ce côté de sa nature le prédisposait beaucoup plus à exercer une influence qu'à imposer une autorité. Ceux qui gravitaient autour de lui se laissaient vite prendre par le charme qui émanait de son âme délicate et sensible, ouverte à Dieu, attentive à chacun. Son intelligence fine, vive, intuitive, saisissait très rapidement la pensée des autres, auteurs littéraires qu'il expliquait à ses élèves, personnes vivantes qu'il avait devant lui. Elle fit de lui un professeur très apprécié, un homme de relations très agréables. Mais ces qualités de l'esprit étaient chez lui au service, si l'on peut dire, d'une disposition plus profonde : une grande bonté de cœur qui se traduisait par une extrême délicatesse à l'égard de tous : de ses collègues, de ses élèves, de ses professeurs, des religieuses qu'il eut à diriger.

Du temps de son Supérieurat, il aimait à réunir les élèves autour de lui et à leur adresser la parole dans des causeries très simples où l'on retrouvait le professeur de lettres, le prêtre, l'éducateur, parfois souriant, détendu, parfois grave et vibrant. Plutôt que de contraindre des volontés, il avait le souci de parler à la raison et de toucher le cœur. Il savait, il aimait écouter les professeurs, les consulter, se confier à eux, discuter avec eux de problèmes de programmes scolaires ou de vie spirituelle des élèves, accueillir leurs suggestions avec simplicité et même avec gratitude. Il ne lui en coûtait pas, à l'occasion, de reconnaître ses propres limites; ses erreurs de jugements, et même ses torts. Un homme vrai ! Cela n'est pas tellement courant. A tous les postes qui lui furent confiés : professeur, supérieur, aumônier, on retrouvait dans lui la même manière d'exercer l'autorité. Il n'aimait pas imposer ses idées, recourir à la sévérité, il préférait user de douceur, de patience, de serviabilité souriante et affectueuse. Par crainte de froisser, de peiner, de fermer les cœurs, il ne voulait pas aller trop vite ; il attendait, il comptait sur le temps, c'est-à-dire au fond sur Dieu, pour dissiper ce qui l'inquiétait. Parfois, devant certaines situations, il était tenté de réagir avec force, il se reprochait ses lenteurs. Mais ordinairement, au risque de paraître hésitant, craintif, un peu faible, il préférait suivre les délicatesses de sa charité.

Et cependant, si porté qu'il fût par sa nature à la douceur, à l'indulgence M. était capable d'une grande énergie : le long et douloureux chemin de Croix que furent ses dernières années en est la preuve. Et il nous a donné là le spectacle, toujours si émouvant, de la sérénité dans la souffrance et dans les humiliations qu'entraînait fatalement pour lui le genre de souffrances que fut le sien. Dans ses « Notes intimes », on lit ce mot - qui n'est pas de lui, mais qu'il a particulièrement frappé puisqu'il l'a encadré de rouge - « *Si Dieu nous juge dignes de lui, il nous fera passer par la souffrance.* » Il semble bien: qu'au moment où il fixait ce mot sur son carnet, le mal implacable qui devait l'anéantir était déjà à l'œuvre en lui.

Et, sous la morsure de la maladie, le dépouillement intérieur commença ; il devait durer une dizaine d'années, d'abord presque imperceptible, mais de plus en plus manifeste ; lentement, inexorablement il vit tout lui échapper. Quelques mots jetés sur son carnet d'une écriture très fine, et, à la fin, presque indéchiffrable permettent de suivre la marche de la maladie, le progrès du dépouillement qu'elle opérait, et les réactions qu'elle déterminait au cœur du malade. A un moment donné, alors que M. voyait ses relations avec le monde des hommes se réduire de plus en plus et qu'il se trouvait de plus en plus seul avec Dieu, il confie à son carnet: « *Je ne suis nullement triste ! Je suis aux écoutes pour entendre quand l'heure du départ sonnera.* » Et il ajoutait tout de suite : « *A chaque jour suffit sa peine, sa demi- lumière, son cantique.* » Ce dépouillement de tout, auquel il était soumis, et, auquel il s'abandonnait dans la foi nue creusait en lui un vide, un vide de plus en plus grand, qui appelait Dieu - et que Dieu, à mesure, venait remplir: « *Quand tout s'en va, Dieu vient.* »

J.-P. B.